

La Maladie d'Alfred de Vigny :

Une erreur de diagnostic comme pour Napoléon I^{er}.

PAR

M. le D^r Marcel Baudouin

Directeur de l'Institut de Bibliographie.

Nous ne croyons pas qu'on ait déjà publié un article d'ordre médical sur la maladie dont est mort Alfred de Vigny.

La *Chronique médicale* (1) a bien, il y a quelques années, reproduit un certain nombre de lettres du célèbre écrivain, et il y était bien question de l'affection qui l'a emporté; mais ce journal d'histoire médicale n'a pas fait autre chose que de reproduire des documents intéressants et inédits, sans les mettre en relief au point de vue spécial qui va nous occuper.

Nous les utiliserons d'ailleurs de la façon la plus détaillée possible et compléterons nos renseignements originaux en puisant à pleines mains dans une autre série de lettres du grand romantique, parues, il y a quelque temps aussi, dans la *Revue des Deux Mondes* (2).

(1) *Une correspondance inédite d'Alfred de Vigny. Chronique médicale*, Paris, 1897, IV, 1^{er} avril, n^o 7, 225-233, 1 portrait.

(2) Ratisbonne (Louis). — *Lettres inédites d'Alfred de Vigny. — Revue des Deux-Mondes*, Paris, 1897, t. CXXXIX, 1^{er} janvier, 78-120.

A l'aide de cette correspondance de l'illustre malade, il nous sera facile d'assister à la naissance et de suivre l'évolution de sa terrible affection, qui ne put alors céder aux médications les plus actives. L'observation médicale se trouvera, de la sorte, toute rédigée par le patient lui-même, qui fut, comme chacun sait, un maître en l'art d'observer et d'écrire.

* * *

Le comte Alfred de Vigny, membre de l'Académie française, est né le 27 mars 1799, à Loches. C'est donc un enfant de la Touraine. Ce fut un poète au grand cœur et un styliste de premier ordre, une étoile de toute première grandeur au firmament littéraire. Il commença à publier à seize ans, en 1815; et ses œuvres les plus importantes sont datées de 1826 à 1845 (1). Mais, après 1845, date de sa réception à l'Académie, il n'a publié, en 1856, que les *Consultations du Docteur Noir* (2). Il est bon de noter qu'à cette époque il avait déjà 46 ans, et que c'est un peu plus tard qu'il tomba malade.

(1) Lire, entre autres, comme ouvrage récent sur Alfred de Vigny : Emma Sakellarides, *Alfred de Vigny, auteur dramatique*. Thèse de doct. ès-lettres, Paris, 1902.

(2) En novembre 1849, A. de Vigny reçut une lettre enthousiaste d'un jeune homme de Tours, M. Armand B... étudiant à l'hospice, qui venait de lire *Stello*, et s'était grisé de cette lecture. Notre écrivain demanda à sa correspondante habituelle de se renseigner sur cet étudiant, en l'interrogeant ainsi : « Est-ce un malade, ou un élève en chirurgie ? »

Nous répétons la question à notre tour. Cet Armand B..., étudiant à l'hospice de Tours en 1849, qu'est-il devenu ? Car c'était certainement un élève en médecine. Comme les fiches du Répertoire onomastique de l'*Institut de Bibliographie de Paris* nous donnent une grande quantité de docteurs en médecine, pourvus du prénom Armand et d'un nom avec B..., comme initiale, il nous est impossible de choisir, même parmi ceux qui furent reçus docteur de 1846 à 1860 !

* * *

A propos d'une lettre datée de 1850, et écrite à un médecin ami (1), M. Montalembert (2), qui fut d'abord son agent électoral lorsqu'il se présenta à la députation, en 1848, dans la Charente, la *Chronique médicale* écrivait, en effet, en 1897, qu'à partir de là on pourrait suivre dans la correspondance qu'elle publiait « les différentes phases de la maladie du poète, qui présentait, sans doute, dès cette époque, les premiers symptômes du mal qui devait l'emporter ». Rien de plus exact. D'ailleurs, les lettres publiées par la *Revue des Deux-Mondes*, quoiqu'elles remontent jusqu'à 1848 et même 1846, sont muettes pendant dix ans sur cette affection.

On ne peut donc pas affirmer que le début de la maladie corresponde vraiment à fin 1849; mais cela paraît pourtant probable.

En effet, la première lettre, intéressante au point de vue qui nous occupe, est datée de 1850.

« ... A 2 h. après minuit, j'ai encore éprouvé l'une de ces *crispations d'estomac* que vous aviez apaisées par votre poudre de bismuth. »

Donc, en 1850, A. de Vigny souffrait déjà de l'estomac (3) *depuis quelque temps*; le mot encore est en

(1) A. de Vigny connaissait ce médecin dès 1847 (lettre du 5 juin 1847); mais, à ce moment, il l'appelait simplement : « Monsieur », et non pas : « Mon cher docteur. » — Il n'a dû devenir son client que plus tard, vers 1848-49.

(2) Il est probable que c'est le Dr Montalembert (J.-F. Charles), qui, en 1826, passa à Paris une thèse ayant pour titre : « *Sur la stomatite en général ou inflammation de la bouche* (Paris, in-4, n° 38, 17 p.). — Il aurait eu, par suite, en 1850, près de 50 ans !

(3) D'une lettre de 1861, nous extrayons les renseignements suivants sur le passé pathologique de notre malade.

« Quand j'étais dans la Charente (c'est-à-dire vers 1848), je fus atteint de *fièvre typhoïde*, qui courait dans le pays... » — Elle y court encore, bien entendu, et malgré les progrès de l'hygiène !

effet caractéristique. Le D^r Montalembert avait dû le soigner probablement après la période électorale, fin 1848 ou au moins 1849.

Dans une lettre postérieure, toujours adressée à M. Montalembert, mais sans date, nous lisons :

« Je n'ai plus ces *douleurs*, passagères et nerveuses, depuis le 13 novembre. Mais les petits paquets de bismuth sont épuisés. Envoyez-m'en d'autres, je vous prie, si je dois continuer, et mesurés suivant votre bon plaisir. »

Le docteur Montalembert continue par suite à soigner par correspondance son illustre ami.

Autre lettre au même médecin, datée de Paris, et du 3 février 1851 :

« Mille remerciements, mon cher docteur, pour Homère deux mille pour la poudre de bismuth.

« Si vous venez un matin, comme je l'espère, déjeuner, je vous ferai lire un travail intéressant, écrit par un de mes amis, médecin très savant et très distingué (1). »

Ce n'est que fin 1861 (lettre du 10 octobre), qu'Alfred de Vigny fit part de sa maladie à sa fidèle correspondante, sa petite-cousine, la vicomtesse du Plessis. Jusque-là, c'est-à-dire *pendant dix ans*, il avait réussi à lui cacher ses troubles gastriques. A cette époque, il écrit en effet :

«... Je ne vous ai pas écrit que j'étais au lit depuis le 4 septembre et c'est encore du lit que je vous écris en ce moment. Lorsque vous êtes venue à Paris, je vous ai dit, je crois, que j'éprouvais déjà quelques *douleurs nerveuses* à l'estomac. On en accusait mon habitude de ne boire presque que de l'eau, *de ne pas manger, d'oublier de dormir pour écrire* (2),

(1) De quel médecin A. de Vigny a-t-il voulu parler ici ? Nous l'ignorons. Peut-être est-ce Andral, qu'il avait connu en 1848, lors de la maladie de sa femme ?

(2) A noter cet aveu... C'est la principale cause de la *neurasthénie gastrique*.

et enfin ma tempérance, une vertu ! Donc cette vertu m'a mis au lit, parce que les médecins m'ont donné des ordonnances sans nombre qui toutes m'ont été dangereuses et ont produit ce résultat que des *douleurs*, des *crampes d'estomac*, *qui me saisissaient une fois dans six mois* (1), sont devenues périodiques et de chaque jour. On les traite à présent en me retenant au lit et dans la chambre, en m'affaiblissant par un régime tellement sévère que, pendant tout ce mois, je n'ai pris que du lait de chèvre froid et pas de pain, qui serait un excès pour moi aujourd'hui encore. Et comme, en général, les médecins ont la conscience parfaitement en repos, pourvu qu'ils définissent bien le mal qu'ils ne guérissent pas, j'ajoute que les miens, car ils sont plusieurs et des plus illustres, nomment ma maladie : une *gastralgie*. Le nom étant grec, cela doit me suffire, puisqu'il signifie douleur des nerfs de l'estomac (2) ! »

Autre lettre du 9 décembre 1861. Le patient décrit avec détails ce qui se passe :

« A présent, *je peux déjeuner* ; mais je ne sais pourquoi (et le Dr Andral ne le sait pas non plus), je ne puis supporter le *dîner*... Tout cela s'appelle du joli nom de *gastralgie*... Je ne souffre plus... Je travaille toujours... »

Aujourd'hui, tout le monde sait ce que signifie cette *possibilité de déjeuner* et cette *impossibilité de dîner*. — C'est un syndrome caractéristique d'une affection stomacale bénigne.

D'une lettre du 13 décembre 1861 :

« Vos hultres m'ont fait mal ; *six* étaient pour moi une

(1) Cette dernière phrase est très importante. Elle montre que notre malade a réellement toujours souffert depuis 1850 et qu'il a eu en moyenne *deux crises* par an pendant 10 ans de suite. — Si c'est là du cancer, c'est à y perdre son latin !

(2) Alfred de Vigny est un peu sévère pour ceux qui le soignèrent alors. Le malheur est que la thérapeutique médicale ne pouvait rien donner à cette époque, par la bonne raison que le *diagnostic exact* de la maladie n'avait pas été fait, quoi qu'en dise l'écrivain.

orgie... A présent, je dis à tous mes savants docteurs de Paris : Il n'y a rien de ce que vous m'avez ordonné qui ne m'ait fait mal. Bismuth, belladone, laurier-cerise, eaux de Vichy, eaux de Bussang, liqueur jaune (et infernale) de la Grande Chartreuse (1), etc., tout m'a blessé et déchiré dans ce qui était intérieur ; tout, à l'extérieur, a été inutile. Une seule chose qui ne vient pas de vous me fut salutaire : l'honnête bouillon de poulet, mêlé de bouillon de veau (2). — O science ! ô graves délibérations ! ô clinique ! Dissections et dissertations ! O Molière. *Dignus intrare in nostro docto corpore...* »

Alfred de Vigny commence à douter, on le voit, de ses médecins ; et l'homme de lettres reparaît ici tout entier ! — Il faut pardonner à Andral... (3).

Le 19 avril 1862, notre auteur écrivait, semblant poursuivre l'idée ci-dessus :

« Les médecins n'ont encore réussi ni à me tuer, ni à me guérir. Je souffre horriblement de ces crampes des nerfs de l'estomac. Ne pouvoir ni manger ni boire sans une *douleur aiguë*, qui donne un tremblement violent et rejette ensuite sa victime dans une prostration accablante, voilà mon état... Voilà cinq heures du matin, et peut-être le jour m'apportera-t-il... quelques moments de sommeil. »

C'est là un symptôme de *neurasthénie*, car tous ces malades sont très fatigués le matin.

(1) On s'étonnerait, à bon droit, de nos jours, d'une telle thérapeutique. Donner de la Chartreuse à un *stomacal*, en 1861, c'était aller un peu loin. Le patient avait raison de trouver cette liqueur « infernale » !

(2) Il est indiscutable que ce liquide est excellent dans les *affections nerveuses* de l'estomac. — J'en parle par expérience personnelle. C'était le sérum artificiel de jadis.

(3) Il est probable, en effet, que, dès le début, les médecins de l'époque ont cru à un *cancer de l'estomac* ; mais ils n'ont parlé que de *gastralgie*, comme cela se fait d'habitude, pour ne pas effrayer le patient. — Si bien qu'Alfred de Vigny crut toujours être atteint de lésion bénigne : ce qui était d'ailleurs la vérité !

M^{lle} Emma Sakellarides (1) a publié une lettre adressée à M. de la Rounat et datée du 3 mai 1862, un an avant sa mort [en réalité un an et 4 mois], alors que la maladie faisait trembler sa main et *modifiait sensiblement sa belle écriture*. [M^{lle} Sakellarides aurait bien dû donner une reproduction partielle photographée de cette écriture-là !] — Nous en extrayons ce qui suit :

« Une maladie grave et *très douloureuse* met son veto sur tous les projets, Monsieur, et il en est ainsi des souffrances *qui me retiennent au lit depuis cinq mois*. Permettez-moi même de m'étonner de ce que vous n'avez rien su de ce pénible état de ma santé, dont les journaux n'ont que trop parlé, même en Angleterre... Le temps de ma convalescence... est encore très éloigné... »

Ainsi, en 1862, A. de Vigny croyait pouvoir guérir, puisqu'il parle de convalescence; mais il est depuis cinq mois au lit, car, depuis l'hiver, *il souffre atrocement*. Et cela est encore plus en rapport avec une lésion gastrique bénigne qu'avec un cancer !

M^{lle} Emma Sakellarides nous a communiqué, en outre, le passage suivant d'une lettre, encore *inédite*, d'A. de Vigny, et datée du 9 mai 1862 :

« Je suis loin d'être guéri. Ma faiblesse est très grande. Les insomnies et la *diète* m'accablent; mais, après avoir essayé tous les poisons connus sur moi, la science de trois médecins n'a réussi à *calmer les douleurs que par le régime du naufragé*. »

Ces phrases sont caractéristiques. La seule *façon d'empêcher les douleurs*, ce fut de mettre le malade à la diète, de l'empêcher de manger, de le faire *mourir de faim* (car c'est ce que veut dire : régime du naufragé).

Tout cela n'indique qu'une chose : le *syndrome*

(1) Emma Sakellarides, *loc. cit.*, p. 218.

pylorique, causé soit pas un *rétrécissement pylorique bénin*, soit par un *simple spasme nerveux du pylore*, car dans le cancer les douleurs n'ont pas cette intensité, et, à ce stade de la maladie, il y aurait eu des *vomissements de sang*.

Dans une autre lettre du 29 septembre 1862, A. de Vigny s'est livré à une terrible diatribe contre les médecins; il déclarait alors que « Castaing (1) serait acquitté aujourd'hui et que l'homéopathie a des côtés drôles »! Or cette dernière réflexion fait de suite penser à un état nerveux réel.

Une lettre du 28 octobre 1862, écrite à Roger de Beauvoir, homme de lettres très apprécié aussi, parle encore de la maladie du poète :

« Je suis à peine convalescent d'une bien longue et douloureuse maladie, qui se nomme *gastralgie*... Je n'ai pas

(1) CASTAING (Edme-Samuel), né à Alençon (Orne) en 1796, s'était fait recevoir docteur de la Faculté de médecine de Paris en juillet 1821. Il fut condamné le 17 novembre 1823 à la *peine de mort* et à la restitution de 100.000 fr. à la partie civile, après avoir été convaincu d'avoir soustrait, de complicité avec son ami Auguste Ballet, un titre contenant les dispositions et les dernières volontés d'Hippolyte Ballet, et d'avoir, dans les derniers jours de mai 1823, empoisonné son ami A. Ballet, en ajoutant une grande quantité d'acétate de morphine à la potion qu'il lui faisait prendre.

Les médecins experts s'accorderent à dire qu'il n'existait aucune trace d'empoisonnement sur le cadavre d'A. Ballet; et Castaing n'avoua pas, assure-t-on, le crime pour lequel il fut condamné et exécuté le 6 décembre 1823. — On a publié à ce sujet : *Procès complet d'E. S. Castaing, D^r en médecine*. Paris, Pillet aîné, 1823, in-8° de 134 p. — *Le Sténographe parisien. Affaire Castaing. Recueil de la procédure, des débats et des plaidoiries*; précédé de notices biographiques sur les deux frères Ballet et le D^r Castaing, et orné de leurs portraits, publié par un témoin. Paris, Delongchamps, 1823, 4 livraisons, in-8°. — *Castaing ou la victime des passions*, poème historique, suivi de poésies diverses, par J.-A. Bonjour. Paris, Masson fils aîné, 1824, in-18 de VIII-119 pages, avec portraits. — M. le D^r Vibert (*Précis de toxicologie clinique et médico-légale*, Paris, 1900, Baillière) lui a consacré quelques lignes (pp. 608-609).

encore l'honneur d'être au pain et à l'eau comme un prisonnier, mais au lait et à l'eau... »

Le 3 janvier 1863, après la mort de sa femme, Alfred de Vigny écrit à sa petite-cousine :

« On a quelque crainte que la *fièvre* ne revienne. »

La dernière lettre que nous connaissions est datée du 2 avril 1863; et le poète est mort le 17 septembre de cette même année. Il l'a écrite *au lit*; nous y relevons les passages suivants :

« Je suis encore affaibli au point de ne pouvoir me soulever de mon lit sans l'aide de deux personnes. Il n'y a pas depuis cette nuit-là (la nuit de la mort de son épouse) de martyr comparable au mien. Une rechute profonde, accablante, dans cette *gastralgie*, m'a saisi tout entier et mes nerfs sont frappés cruellement.

... Affaibli, car depuis deux ans je ne suis pas sorti et ne peux marcher, j'ai toutes les nuits une insomnie... Je dors une heure et demie. C'est mon seul somme... Une immobilité de deux ans (1) a altéré ma constitution, et tous les jours mes jambes sont *gonflées* (2). Je ne peux ici me lever d'un fauteuil ni marcher dans la chambre sans le soutien de deux personnes. Les frictions de toutes sortes n'y ont rien fait... »

Notre patient avait alors 64 ans (3).



Dans la *Chronique médicale*, nous avons relevé

(1) Cette immobilité de deux ans n'est pas en rapport avec un cancer de l'estomac; l'affection cancéreuse n'a pas cette allure clinique.

(2) L'œdème des jambes, noté dans le cancer, n'est pas pathognomonique d'une affection maligne, quoi qu'on en ait dit. — De vieux gastriques, condamnés au lit, en ont présenté. — Il ne faut pas confondre cet œdème avec de la phlébite.

(3) On ne meurt pas souvent de cancer de l'estomac à un âge aussi avancé.

cette remarque: « Un an plus tard, presque à pareille date 1863, Alfred de Vigny succombait à un *cancer de l'estomac*. Son souci de la pudeur et une répugnance instinctive des laideurs physiques l'empêchaient de nommer son mal. Quand, par hasard, il en parlait, il trouvait moyen de l'anoblir par sa façon poétique de le désigner ou d'en décrire les ravages: « Je suis accablé des lassitudes de cette lutte contre le vautour que Prométhée m'a légué (1). Il me dévore avec une cruauté inouïe » [lettre du 16 février 1862 (2).] « Le 17 septembre 1863, après une lente agonie, ce corps si torturé cessait de souffrir. »

De son côté, Louis Ratisbonne avait déjà dit: « Ses dernières lettres sont navrantes. Elles le montrent malade lui-même de l'affreux *cancer à l'estomac*, qui l'emportera à la suite de souffrances inexprimables... »

Ainsi donc, tous les auteurs ont répété jusqu'ici — la *Chronique médicale* y comprise en 1897 — qu'A. de Vigny avait succombé à un cancer de l'estomac.

Or, en citant sa propre correspondance relative à sa maladie, nous avons montré qu'il devait s'agir d'une autre affection.

On s'est donc trompé. Il suffit d'ailleurs de parcourir, en médecin, les quelques lignes de la trop véridique « Observation » qui précède pour conclure qu'une maladie *qui dure plus de treize ans* ne peut être un cancer! Tous les critiques médicaux modernes seront de cet avis, même en *l'absence d'autopsie*.

Là, comme pour Napoléon I^{er}, on a donc dû commettre une erreur de diagnostic. Alfred de Vigny n'est

(1) A cette époque, A. de Vigny ne savait pas sans doute qu'on avait diagnostiqué un *cancer*; cette expression de « vautour qui dévore » n'en est pas moins curieuse.

(2) Lettre citée par M. Paléologue (*A. de Vigny*).

pas, par suite, à notre avis, mort d'une affection maligne de l'estomac, malgré les symptômes observés.

Il a été atteint d'une *lésion bénigne*, très probablement d'une *gastrite chronique* sans ulcère (1), avec syndrome pylorique, qui n'a pas pu être guérie, parce qu'à cette époque on ne connaissait pas le seul mode de traitement qui semble efficace de cette affection : la *gastro-entérostomie* !

Si le délicat poète, de même que Napoléon I^{er} (2), avait vécu à notre époque, il aurait donc pu bénéficier de l'idée géniale du Pr Nicoladoni (qui vient lui-même de mourir), mise pour la première fois à exécution à Vienne en 1881 par le Pr Wölfler.

* * *

Si notre supposition est exacte, rien de plus simple que d'expliquer l'apparition dans ce cas d'une lésion bénigne.

La pathogénie est ici analogue à celle de la maladie de Napoléon I^{er}, de Charles Nodier, etc., quoique les circonstances aient été singulièrement différentes. Il s'agit d'une gastrite chronique, d'origine *neurasthénique*, qui s'est terminée par le marasme et la cachexie, quand la muqueuse gastrique a été dans l'impossibilité de jouer son rôle.

D'ailleurs, les affections bénignes de l'estomac sont, indiscutablement, des maladies d'hommes de lettres,

(1) Le malade n'a jamais parlé ni de *vomissement*, ni d'*hématémèse*.

(2) Baudouin (Marcel). — *M. le Dr Stokoe et la maladie de Napoléon I^{er}*. *Gazette médicale de Paris*, 1901, 12 s., I, 69-70, 1 port. — *Remarques cliniques sur la dernière maladie et la mort de Napoléon I^{er}*. *Gaz. méd. de Paris*, 1901, 12 s., I, 81-83. — *La maladie qui causa la mort de Napoléon I^{er}*. *Int. des Ch. et des Cur.*, Par., 1901, XLIII, 425; 606-608; 937.

de surmenés, de nerveux (1) : tranchons donc le mot, des hommes de génie (2).

Par suite, rien d'étonnant à ce qu'un poète de l'envergure d'Alfred de Vigny ait été frappé de la sorte, surtout à la suite de la première maladie de sa chère épouse (1847), dont la santé chancelante lui occa-

(1) Veut-on des preuves de l'état d'âme d'Alfred de Vigny qui soient capables d'expliquer son *affection stomacale*? La première a été donnée par E. Moutégut, quand il a dit, dès 1883, à propos de la publication du *Journal d'un poète* par L. Ratisbonne : « Nous savons aujourd'hui qu'il y avait chez Vigny de la sécheresse, de l'amertume, de la misanthropie... C'était une âme malheureuse!.. La nature d'Alfred de Vigny est la plus malheureuse qui se puisse imaginer... » — D'ailleurs le poète a pris la peine d'écrire lui-même que « la seule fin vraie, à laquelle l'esprit arrive en pénétrant tout au fond de chaque perspective, c'est le néant de tout : gloire, amour, bonheur ; rien de cela n'est complètement! »

Quand on a de telles pensées, cela toute sa vie, alors même qu'on est riche, couvert d'honneurs, et membre de l'Institut, on ne peut évidemment qu'être *neurasthénique*, finir par une gastrite chronique, et mourir l'estomac détraqué, si le chirurgien ne peut intervenir à temps !

(2) De plus, M Paléologue, l'auteur du livre cité sur A. de Vigny, auquel nous avons demandé s'il possédait des documents sur la maladie de cet écrivain, a bien voulu nous adresser le texte inédit ci-dessous d'un fragment du *Journal*, « qui, dit-il, éclairera sur la *physiologie* de celui que Sainte-Beuve traitait de divin et chaste cygne !... »

« Personne n'est plus puissamment organisé que moi pour la volupté physique. Bien des femmes en ont été effrayées et quelquefois blessées, mutilées. Mais je ne pense jamais longtemps à des plaisirs que je puis donner et recevoir pendant trois heures de suite et quand je veux. »

Ledit *Journal* contient d'ailleurs d'autres confessions de ce genre ; et les relations d'A. de Vigny avec la Dorval, sur lesquelles a insisté avec raison M^{lle} Sakellarides, montre que le « chaste cygne » n'a été, comme beaucoup d'autres littérateurs, qu'un Parisien très averti en matière de « haute noce ». — Rien d'étonnant dès lors à ce que son estomac ait subi ultérieurement, vers 1848, le contre-coup logique.

M. Paléologue, dans les papiers que lui a laissés M. L. Ratisbonne, n'a rien découvert d'autre sur la maladie d'A. de Vigny. « Le problème qui vous occupe, nous a-t-il écrit, m'avait aussi intrigué. L'insuccès de mes recherches m'a déterminé à admettre la « tradition » du cancer.

sionna plus tard des émotions si fortes (1) que son fragile système nerveux ne put résister à ce choc violent, auquel il était loin d'être préparé par son tempérament.

*
*
*

Cette étude médico-littéraire montre une fois de plus les immenses services qu'a rendus la chirurgie viscérale moderne, non seulement en permettant de sauver des patients qu'on laissait jadis lentement mourir, — ce qui n'est pourtant pas peu dire ! — mais aussi en nous donnant la possibilité de rectifier des diagnostics erronés, susceptibles de jeter le trouble le plus profond dans les familles.

Et je serais récompensé de cette discussion ardue si un descendant de l'illustre auteur m'écrivait, l'un de ces jours, comme jadis cela a eu lieu à la suite de mon article sur la maladie de Napoléon I^{er}, — qu'il est vraiment ravi d'apprendre qu'il ne porte « plus » en lui-même — de par la Bibliographie — les germes de la carcinose !

(1) C'est en 1847, à Paris, que M^{me} A. de Vigny pour la 1^{re} fois tomba malade (lettre du 5 juin 1847). Elle l'était toujours l'année suivante (lettre du 8 mars 1848). « Elle avait une fluxion de poitrine... Andral, après Dieu, est celui qui l'a sauvée, dans de nombreuses consultations avec d'autres médecins ; mais aujourd'hui elle est au lit et de nouveau souffrante. » Nouvelle maladie en mars 1852. Depuis elle fut toujours malade, surtout en 1861 et 1862, époque où son mari s'alita. Elle mourut à la fin de 1862. Ce fut le coup de grâce pour la lésion stomacale de l'époux, qui avait pour la défunte une affection profonde.